

# RECHERCHES

SUR

## QUELQUES CHANGEMENS

OBSERVÉS DANS

## LES ANIMAUX DOMESTIQUES

TRANSPORTÉS DE L'ANCIEN DANS LE NOUVEAU CONTINENT.

(LU A L'ACADÉMIE DES SCIENCES LE 29 SEPTEMBRE 1828.)



# RECHERCHES

SUR

## QUELQUES CHANGEMENS

OBSERVÉS DANS

### LES ANIMAUX DOMESTIQUES

TRANSPORTÉS DE L'ANCIEN DANS LE NOUVEAU CONTINENT;

**PAR M. ROULIN,**

Docteur en Médecine.

---

Pendant un séjour de six années en Colombie, j'ai recueilli, sur quelques points de l'histoire naturelle, mais plus particulièrement sur ce qui concerne les mammifères et les oiseaux, un certain nombre d'observations que je me propose de soumettre successivement au jugement de l'Académie.

Des grands mammifères que l'on trouve maintenant en ce pays, les plus nombreux sont ceux qui ont été transportés de l'ancien continent. Comme ce sont en même temps les plus utiles, on s'est beaucoup occupé de leur existence dans ces contrées sous le point de vue économique; mais sous le point de vue scientifique, on semble les avoir complètement oubliés. Peut-être suppose-t-on les avoir étudiés assez en Europe, pour n'avoir plus besoin de s'en occuper en Amérique.

Cependant l'introduction dans un nouveau monde d'animaux qui se substituent en quelque sorte aux espèces indigènes, forme une époque dont l'histoire mérite certainement d'être étudiée. Leur établissement n'a-t-il été accompagné d'aucune circonstance, d'aucun phénomène remarquable ? Une fois naturalisés dans le pays, sont-ils restés ce qu'ils étaient en Europe ; ou s'ils ont subi quelque changement durable, cette transformation peut-elle jeter du jour sur celle qu'ils ont éprouvée autrefois en passant de l'état sauvage à l'état domestique ? Voilà plusieurs points qui méritent d'être éclaircis, mais qui ne pourront l'être d'une manière complète, que lorsqu'on aura réuni des observations faites en différents points de ce vaste pays. Je présente aujourd'hui celles que j'ai été à portée de recueillir dans la Nouvelle-Grenade et dans une partie du Vénézuela, du 3° au 10° degré de lat. N, et du 70° au 80° degré de longitude occidentale.

Cette portion de pays, sans être très étendue, offre un champ des plus favorables pour de semblables observations. La grande Cordillère des Andes, qui la traverse d'un bout à l'autre en s'y divisant en trois chaînes principales, porte sur ses flancs, dans ses vallées et sur ses larges plateaux, des habitations qui, selon la hauteur à laquelle elles sont placées, jouissent de climats fort différents. Le voyageur peut ainsi, quelquefois dans l'espace d'une journée, comparer entre eux des animaux appartenant à une même espèce, et dont les uns vivent dans une température moyenne de 10° centigrades, les autres dans une de 25° ou même plus.

Les mammifères qui ont été transportés de l'ancien continent dans le nouveau sont : le porc, le cheval, l'âne, la brebis, la chèvre, la vache, le chien et le chat.

Les porcs furent amenés en Amérique par Colomb, Le Porc. et établis dans l'île de Saint-Domingue, l'année même qui suivit la découverte de cette île, au mois de novembre 1493. Dans les années suivantes, ils furent portés successivement en tous les lieux où les Espagnols songèrent à se fixer. Les premiers qui parurent sur la plaine de Bogota y étaient venus par un chemin bien indirect. Ils n'avaient pas, comme il serait bien naturel de le croire, remonté la Madeleine à la suite de Quesada, le premier conquérant du pays; ils venaient du Pérou avec les soldats de Benalcazar, un des lieutenans de Pizarre. Ces soldats, qui depuis un an marchaient à la recherche de l'El Dorado et ne pouvaient prévoir où ils s'arrêteraient, conservaient toujours cependant l'idée de former un établissement fixe, et ils conduisaient depuis Quito des porcs mâles et femelles pour faire race dans leur future colonie (1). Au reste, cette persévérance n'était rien, comparée à celle dont avait fait preuve une troisième expédition arrivée presque au même instant dans le même pays. Les compagnons de Federman, après avoir, pendant cinq ans, souffert les plus cruelles misères dans les plaines situées à l'orient de la

---

(1) Il est nécessaire de rappeler ici que la conquête du Pérou était alors toute récente, et que rien d'important ne s'était fait avant la prise d'Atahualpa, qui eut lieu le 3 mai 1533. Benalcazar, qui était arrivé de Panama juste à temps pour assister à ce grand événement, fut aussitôt après envoyé vers la province de Quito, où un des principaux généraux de l'Inca se maintenait à la tête d'une armée considérable. La soumission de la province n'était pas complète à la fin de 1534; cependant, en 1535, Benalcazar fonda la ville de Guayaquil, et en 1536, celle de Carthago dans la vallée du Cauca. Obligé de retourner à Quito pour apaiser un soulèvement, il reprit, en 1538, sa marche vers le sud, fonda en passant la ville de Popayan; et, après avoir traversé la Cordillère moyenne, il marchait vers Guatavita, la demeure du prince doré (*el Dorado*), lorsqu'il fut rencontré par les gens de la troupe de Quesada. Cette activité, cet esprit organisateur, n'étaient pas des qualités particulières à Benalcazar, et on les trouve à un très haut degré chez presque tous les chefs espagnols qui figurent dans la conquête de l'Amérique.



Cordilière, venaient d'apparaître sur le plateau de Bogota, presque nus, exténués de faim et de fatigue, et apportant néanmoins des poules et des coqs dont ils s'étaient chargés à leur départ de Vénézuëla.

Les porcs, étant moins difficiles à transporter que les autres mammifères domestiques, les devancèrent presque en tous lieux, et, dans l'espace d'un demi-siècle, ils se répandirent du 25<sup>e</sup> degré de latitude N. au 40<sup>e</sup> de latitude S. Nulle part ils ne semblèrent souffrir du changement de climat, et dès le commencement, ils se reproduisirent avec la même facilité qu'en Europe. Ils s'étaient tellement multipliés à Saint-Domingue, qu'il fallut travailler à en diminuer le nombre, du moment où l'on eut commencé à introduire dans cette île la culture de la canne à sucre; car, quelque bien gardées que pussent être les pièces de cannes, ils finissaient toujours par s'y introduire et ils y faisaient les plus grands ravages.

Avant cette destruction, et pendant que les troupeaux de porcs erraient en liberté autour des habitations, il s'en écartait toujours quelques individus qui s'enfonçaient dans les bois où ils devenaient bientôt sauvages. La même chose arriva dans les autres îles où les Espagnols s'établirent; et nous savons par Oviédo que, moins de trente ans après la découverte de l'Amérique, il existait des cochons marrons à Cuba, à Porto-Rico, à la Jamaïque, etc. « On n'en trouve point sur le continent, poursuit notre auteur, parce que là ils rencontrent des bêtes féroces qui les détruisent dès qu'ils ne sont plus sous la protection de l'homme. » La remarque peut être vraie pour les parties de la côte ferme qu'Oviédo a connues, mais elle ne l'est plus pour les provinces de l'intérieur. J'ai rencontré en effet de ces porcs marrons dans les grandes plaines ou *Llanos* qui s'étendent à l'est de la Cordilière des Andes, notamment sur la

rive gauche du Méta, entre le village de *Guanapalo* et la ville de *Pore*. Cependant les animaux carnassiers ne manquaient pas dans ce pays, puisque le majordome d'une ferme de bétail (*hato*) qui avait été formée dans les environs quelque temps auparavant, avait tué la première année soixante-deux couguards et onze jaguars, dont un dans l'intérieur même de sa maison. Il est vrai que les animaux dont ces grands *feles* font leur proie sont encore beaucoup plus nombreux; de sorte que même parmi les espèces les moins favorisées il échappe toujours quelques individus.

Pour donner une idée de la quantité d'animaux sauvages qui se trouvent dans les parages où j'ai trouvé les cochons marrons, il suffira de dire que, m'étant arrêté pendant la grande chaleur du jour à l'ombre d'un tamarin qui occupait le centre d'une immense plaine, j'ai eu en vue dans un même instant treize cerfs et cinq cabiais. Dans l'espace de trois heures j'en comptai près de quarante.

Les cochons marrons que j'aperçus dans cette journée étaient trop éloignés pour que je pusse bien distinguer leur forme. L'œil exercé de mon guide pouvait la reconnaître à cette distance; mais moi je les avais pris pour des cabiais. Le soir même j'eus occasion de goûter de leur chair, que je trouvai maigre et décidément inférieure à celle des cochons domestiques. Les pâtres chez qui je la mangeai en faisaient pourtant un régal, parce que, du moins, cela variait l'uniformité fatigante de leur régime, qui, pendant six mois de l'année, se compose presque exclusivement de viande de vache, sans pain et sans légumes. Ils poursuivent les cochons marrons à cheval et les atteignent aisément; car, bien que ces animaux fournissent d'abord une course rapide, ils sont bientôt hors d'haleine; et si même, après les avoir joints, on continue à les pousser, pour peu que le temps soit très chaud, on les fait tomber

asphyxiés. Les cochons domestiques, plus chargés de graisse, sont encore plus sensibles à l'action de la chaleur; et quand on les fait marcher par un temps chaud, même sans les presser, il en meurt toujours par suffocation. Aussi les troupeaux qu'on amène à Bogota, où il se mange beaucoup de chair de porc, n'arrivent-ils d'ordinaire que par les temps de pluie.

La plupart des porcs qui se consomment dans la Nouvelle-Grenade, viennent des vallées chaudes où on les élève en grande quantité, parce que leur nourriture y coûte peu. Dans certaines saisons même, elle se compose presque entièrement de fruits sauvages, et surtout de ceux de différentes espèces de palmiers.

Errant tout le jour dans les bois, ces animaux ont perdu presque toutes les marques de la servitude : les oreilles se sont redressées, la tête s'est élargie, relevée à la partie supérieure; la couleur est redevenue constante; elle est entièrement noire. Les jeunes individus, sur une robe un peu moins obscure, portent en lignes fauves la livrée comme les marcassins.

Tels sont, en général, les porcs qu'on amène à Bogota des vallées de Tocayma, Cunday, Melgar, etc. Leur poil est rare; à cela près, ils présentent tout-à-fait l'aspect d'un sanglier de même âge (1 an à 18 mois).

Le sanglier, au reste, peut subir par l'effet de l'esclavage une altération qui le rapproche en ce point des porcs de la Nouvelle-Grenade; c'est ce que j'ai eu tout récemment l'occasion d'observer en France, dans une ferme des environs de Fougères, où l'on élevait sept à huit de ces animaux. Un de ces sangliers, âgé d'environ deux ans, était depuis le commencement du printemps nourri à l'étable, parce qu'on voulait l'engraisser avant de le tuer. Quoiqu'il ne fût pas prisonnier en ce lieu, la nourriture qu'il y trou-



vait constamment, suffisait depuis deux mois pour l'y retenir. Plongé dans cette atmosphère humide et chaude, il avait perdu une grande partie de son poil, et dans cet état il ressemblait, à s'y méprendre, aux cochons que j'ai décrits, sauf que deux rides longitudinales sur les côtés du museau, en se prononçant plus fortement, donnaient à son aspect plus de férocité. D'un autre côté, le porc qui habite les *Paramos*, c'est-à-dire les montagnes qui sont à plus de 2,500 mètres d'élévation, éprouve une modification en sens inverse, et prend beaucoup de l'aspect du sanglier de nos forêts. Son poil devient très épais, souvent un peu crépu, et présente même en-dessous, chez quelques individus, une espèce de laine. Au reste, le cochon que l'on trouve en ces lieux est petit, rabougri, par suite du défaut d'une nourriture suffisante, et par l'action continue d'un froid qui cependant n'est pas excessif.

Dans quelques parties chaudes, le cochon n'est pas noir comme celui que je viens de décrire, mais roux comme le pécarî dans son jeune âge. A Melgar même et dans les autres lieux que j'ai cités, le porc n'est pas toujours entièrement noir; il s'en trouve qu'on nomme *sanglés* (cinchados), parce qu'ils ont sous le ventre une large bande blanche qui va communément se réunir sur le dos, tantôt en se rétrécissant, et tantôt en conservant la même largeur.

Les jeunes individus, dans cette variété, portent la livrée tout comme dans la variété noire.

Les seuls porcs qu'on voie en Colombie, semblables à ceux de France, ont été importés depuis une vingtaine d'années seulement; ils ne viennent pourtant pas d'Europe, mais des États-Unis d'Amérique. Il est bon, au reste, d'observer que dans les environs de New-Yorck, où cette race existait depuis long-temps, elle avait un climat très sem-

blable au nôtre, et était, comme chez nous, l'objet de soins constans de la part de l'homme.

On remarquait la même différence parmi les cochons sauvages qui, vers la fin du dix-septième siècle, se trouvaient encore en assez grande abondance dans les îles françaises, d'où ils ne tardèrent pas au reste à disparaître, grâce à l'esprit destructif de nos colons. « Les cochons marrons qu'on trouve dans nos îles, dit le P. Labat, sont de deux sortes, et il est facile de les distinguer. Ceux qui viennent de race espagnole, c'est-à-dire de ces premiers que les Espagnols y mirent dans le commencement de leurs découvertes, sont courts et ramassés; ils ont la tête grosse et le groin court. Leurs défenses sont fort longues... Ils se défendent vigoureusement et avec fureur contre les chasseurs et les chiens, et ils sont extrêmement dangereux quand ils sont blessés. Leur poil est long, rude et tout noir... Avant que j'eusse été en Espagne, je ne savais d'où était venue la race de ces cochons; mais j'ai reconnu, étant à Cadix et aux environs, que les premiers qu'on avait apportés en Amérique avaient été pris en ce pays, parce que ceux qu'on y voit encore aujourd'hui leur ressemblent parfaitement. La seconde espèce, ajoute notre auteur, vient des cochons domestiques qui se sont échappés des parcs où on les nourrissait. Ils ne diffèrent en rien de ceux de France, d'où leurs ancêtres ont été apportés; et il ne paraît pas que ces deux races se soient mêlées. On les désigne tous indifféremment sous le même nom. »

A l'époque où le P. Dutertre visita les Antilles, les Français y étaient établis depuis trop peu de temps pour que les porcs qu'ils avaient amenés eussent eu le temps de devenir sauvages; mais ceux qui provenaient des Espagnols se trouvaient en grand nombre à Saint-Christophe, à la Martinique, à la Guadeloupe, et ils étaient précisé-

ment comme les décrit le P. Labat. Un passage de Buffon sur le même sujet, quoique n'étant guère que la répétition de ce qu'avaient dit nos deux religieux, a été durement critiqué par d'Azara, dont le travers en cette occasion comme en bien d'autres est de vouloir étendre à toute l'Amérique ce qu'il a observé au Paraguay. Dans ce pays tous les cochons domestiques sont blancs, de même que ceux que l'auteur avait vus, en Europe, dans sa province d'Aragon; il en conclut que si les cochons marrons des Antilles sont noirs, c'est qu'ils ne proviennent point de ceux qu'apportèrent les Espagnols; qu'enfin ce ne sont point des porcs véritables, mais de grands pécaris. S'il avait pu remonter aux sources, il aurait vu que le P. Duterre n'avait pu commettre pareille erreur; 1° parce que le pécaris ne se trouve point aux Antilles; 2° parce que le bon moine connaissait fort bien ces derniers animaux qui, de son temps, étaient quelquefois apportés de la côte de Cumana à Saint-Christophe par les barques venant de l'île de Tabago.

L'établissement du gros bétail en Amérique date, La Vache. comme celui des porcs, du second voyage de Colomb. A Saint-Domingue les bêtes à corne se multiplièrent rapidement, et cette île put bientôt en fournir aux diverses parties du continent à mesure qu'on en fit la conquête. Malgré ces exportations, vingt-sept ans après la découverte de l'île, les troupeaux de quatre mille têtes, à ce que nous apprend Oviédo, y étaient assez communs et il y en avait même qui allaient jusqu'à huit mille. Vers 1530, le prix de ces animaux était tellement tombé, qu'on en tuait un grand nombre seulement pour en avoir la peau. En 1587, l'exportation des cuirs de cette île seule fut, au rapport de d'Acosta, de trente-cinq mille quatre cent quarante-quatre, et dans la même année, on en exporta soixante-quatre mille trois



cent cinquante des ports de la Nouvelle-Espagne. C'était la 65<sup>e</sup> année après la prise de Mexico, événement avant lequel les Espagnols qui vinrent en ce pays n'avaient pu s'occuper d'autre chose que de guerre.

Tant que le bétail fut en petit nombre, et groupé autour des habitations, il réussit également bien partout; mais aussitôt qu'il se fut multiplié, on s'aperçut qu'en certains lieux, il ne pouvait se passer du secours de l'homme. On reconnut qu'une certaine quantité de sel dans ses alimens lui était absolument nécessaire, et que s'il ne le trouvait pas dans les plantes, les eaux ou dans certaines terres d'un goût saumâtre communes en plusieurs points de l'Amérique, il fallait le lui fournir directement; faute de quoi il devenait chétif, beaucoup de femelles cessaient d'être fécondes et le troupeau dépérissait rapidement.

Dans les lieux mêmes où le bétail peut exister sans ce secours, on trouve pour les grands troupeaux de l'avantage à en distribuer, à temps fixes, aux animaux; c'est un moyen de les attirer vers le lieu où l'on a coutume de les visiter; leur avidité pour cette substance est telle que lorsqu'on leur en a donné deux ou trois fois dans la même place, on les y voit accourir sitôt qu'ils entendent le cornet que sonnent les pâtres en faisant la battue.

Si l'on néglige de réunir de temps en temps le troupeau, et que le pays d'ailleurs lui fournisse la quantité de sel nécessaire à son existence, il ne lui faut qu'un petit nombre d'années pour devenir entièrement sauvage. Cela est arrivé ainsi, à ma connaissance, en deux endroits; l'un en la province de San Martino, dans une propriété des jésuites, à l'époque de l'expulsion de ces religieux; l'autre dans la province de Mariquita, au *Paramo* de Santa Isabella, lors de l'abandon de certaines mines d'or de lavage. Dans ce dernier lieu, les animaux ne sont pas restés dans les pa-

rages où l'homme les avait placés; ils sont remontés dans la Cordillère jusqu'à la région des graminées, et vivent dans une température presque constante de 9 à 10° centigrades. Les paysans des villages de Mendez, Piedras, etc., situés dans la plaine, vont quelquefois les y chasser. Ils cherchent à s'en emparer en tendant des nœuds coulans et poussant les petits troupeaux vers les lieux où les pièges sont préparés.

Quand ils sont une fois parvenus à se rendre maîtres d'un de ces animaux, il leur est souvent impossible de le faire sortir vivant de la montagne, non à cause de sa résistance qui, après un certain temps, finit par diminuer, mais parce que souvent l'animal, après avoir reconnu l'inutilité de ses efforts, est saisi d'un tremblement général, tombe bientôt sans qu'il soit possible de le faire relever et meurt dans un petit nombre d'heures. Dans ce cas, on ne le laisse guère finir naturellement, on le tue; mais le manque de sel, l'éloignement des lieux habités et l'âpreté des chemins est cause qu'à l'exception de la viande que l'on consomme sur les lieux, on n'en tire presque aucun parti. Ces inconvéniens contribuent à rendre la chasse assez rare; outre que les chasseurs ont toujours la crainte d'être surpris par la neige qui tombe quelquefois en ces lieux, et qui, quand elle dure plusieurs jours, fait périr ces hommes habitués à des climats constamment chauds.

Quand on réussit à tirer un de ces animaux de la montagne, il n'est pas très difficile de l'appivoiser, en le tenant près de la ferme, lui donnant fréquemment du sel, et l'habituant à voir constamment des hommes. Je n'ai jamais eu l'occasion d'en voir de vivans; j'ai goûté de la chair d'une vache qui avait été tuée la veille de mon arrivée, elle ne me sembla différer en rien de la chair de



vache domestique. La peau était remarquablement épaisse, du reste de grandeur ordinaire; le poil était long, serré et mal couché.

Dans la province de San Martino, j'ai vu les taureaux marrons paître dans les *Llanos*, au milieu du bétail domestique; ces animaux passent la matinée dans les bois qui couvrent le pied de la Cordillère et ne sortent que vers deux heures de l'après-midi pour paître dans la savane. Aussitôt qu'ils aperçoivent un homme, ils s'empressent de regagner la forêt en galopant. En courant, ils portent la tête élevée au lieu de l'enfoncer entre les jambes, comme le font ceux qui vivent dans les parages où les herbes sont moins hautes.

Avant la guerre de la révolution, quand le bétail domestique était plus nombreux, les habitans des *Llanos* ne poursuivaient pas ces individus sauvages qu'on a beaucoup plus de peine à joindre. On ne réussit guère, en effet, à les approcher pour leur jeter le *lazo*, si on ne trouve moyen de les pousser dans quelque cul-de-sac, comme celui que font deux bras de rivière qui se réunissent sous un angle très aigu. Quand on en a pris un, on le tue promptement; car il serait difficile, au milieu de ces immenses plaines, de l'empêcher de retourner à ses habitudes d'indépendance.

La peau du bétail marron des *Llanos* ne m'a paru différer en rien de celle du bétail domestique que l'on trouve dans les mêmes parages. Elle est toujours beaucoup moins pesante que celle du bétail élevé sur le plateau de Bogota, et celui-ci le cède, sous ce rapport, comme sous celui de l'épaisseur du poil, aux individus sauvages du *Paramó* de Santa Isabella.

J'ai vu, dans les parties les plus chaudes de la province de Mariquita et de Neyba, certaines bêtes à cornes dont le

poil est extrêmement rare et fin. On leur donne par antiphrase le nom de *pelones*. Cette variété se reproduit par la génération; mais on ne cherche pas à en favoriser la multiplication, car, comme une partie du bétail qu'on élève en ces lieux, est destinée à la consommation des villes de la Cordilière, et qu'avant de les tuer on les tient quelques mois à engraisser dans des pâturages situés en climat tempéré, ces pelones, trop sensibles au froid, ne sont pas propres à être exportés. Les autres même souffrent à leur arrivée dans ces lieux; et, quoiqu'ils y trouvent une nourriture beaucoup plus riche que celle à laquelle ils étaient accoutumés, ils maigrissent d'abord; ce n'est qu'après avoir éprouvé une abondante salivation qu'ils commencent à profiter. Les pâturages où l'on a mis ces bêtes à *débaucher* ne peuvent de plusieurs mois servir à un autre usage; et tous les agriculteurs s'accordent à dire que, si l'on place trop tôt des bœufs nés dans le canton, ils y contractent une maladie de même nature que celle qui accompagne l'acclimatation des autres, mais seulement beaucoup plus grave.

Il naît aussi parfois, dans les régions chaudes, des individus dont la peau est entièrement nue. On les connaît sous le nom de *calongos*, nom qui appartient plus particulièrement à une race de chiens sans poil, originaires de Calongo ou Cacongo, sur la côte de Guinée, et que nous appelons assez mal à propos *chiens turcs*. Ces animaux étant plus faibles, plus délicats, on a coutume de les détruire avant qu'ils soient propres à la reproduction.

Il ne naît jamais de ces *calongos* dans les parties froides.

En Europe, où le lait entre pour beaucoup dans le produit qu'on retire du gros bétail, on traite généralement la vache depuis le moment où elle devient féconde jusqu'à celui où elle cesse de l'être. Cette pratique, constamment

répétée sur tous les individus pendant une longue série de générations, a fini par produire dans l'espèce des altérations durables. Les mamelles ont acquis une ampleur plus qu'ordinaire, et le lait continue d'y affluer, alors même que le nourrisson est enlevé. En Colombie, un nouveau système rural, l'abondance du bétail par rapport au nombre des habitans, sa dispersion dans des pâturages d'une trop vaste étendue, et une foule de circonstances, enfin, qu'il n'est pas de mon sujet de rapporter, ont interrompu de semblables habitudes. Eh bien, il n'a fallu qu'un petit nombre de générations pour que l'organisation, libre de contraintes, remontât vers son type normal. Aujourd'hui donc, si l'on destine une vache à donner du lait, le premier soin est de lui conserver son veau. Il faut que tout le jour son nourrisson soit avec elle et puisse la téter; on les sépare seulement le soir, pour profiter du lait qui s'amasse dans la nuit. Le veau vient-il à mourir, le lait tarit tout aussitôt.

L'Anc.

L'âne, dans les provinces où j'ai eu occasion de l'observer, paraît n'avoir subi presque aucune altération dans sa forme, ni dans ses habitudes. Il est commun à Bogota, où on l'emploie au transport des matériaux à bâtir. On l'y soigne mal, on le laisse exposé aux intempéries de l'air, sans lui donner une nourriture suffisante; aussi est-il petit et chétif, couvert d'un poil très long et mal peigné. Les difformités sont fréquentes, non-seulement chez les adultes, qu'on commence à charger de trop bonne heure, mais même chez les jeunes, au moment de la naissance; dans ce cas elles proviennent sans doute des mauvais traitemens qu'essuient les mères pendant le temps de la gestation.

Dans les parties basses et chaudes, où l'on a besoin d'ânes étalons pour obtenir des mulets, on les traite un

peu moins mal, et même il est rare qu'on les fasse travailler. Une nourriture plus abondante, un climat plus favorable concourent encore à prévenir la dégradation de l'espèce; aussi l'âne dans ces lieux est-il en général plus grand, plus fort et d'un plus beau poil que dans les régions froides.

Quand un âne étalon et un cheval entier se trouvent avec quelques jumens dans un pâturage d'une étendue bornée, c'est entre eux une guerre perpétuelle. Malgré l'infériorité de forces, c'est l'âne qui revient le plus souvent à la charge. Il ne cherche guère à se défendre contre les morsures du cheval, autrement qu'en écartant la tête et le cou, où celui-ci s'attaque d'ordinaire; il ne répond point à ses ruades par d'autres ruades; il ne s'applique qu'à une chose, c'est à le saisir aux parties de la génération, et assez souvent, après plusieurs jours de persévérance, il réussit à le prendre au dépourvu et le châtre d'un seul coup de dent. Voilà, du moins, ce que m'ont assuré plusieurs habitans de la campagne, dont quelques-uns disaient avoir été témoins du fait.

Dans aucune des provinces que j'ai visitées, l'âne n'était revenu à l'état sauvage.

Il n'en est pas de même du cheval; il en existe de marrens dans plusieurs parties de la Colombie, et j'en ai vu de petits troupeaux dans les plaines de San Martino, entre les sources du Méta, le Rio-Negro et l'Umada. Leur nombre étant peu considérable et l'espace dans lequel ils sont confinés étant beaucoup plus resserré et plus fréquenté par les hommes, que les plaines du Paraguay, ils n'ont pas pris toutes les habitudes qui ont été si bien décrites par M. d'Azara. Ainsi, je ne les ai pas vus en grandes troupes formées de petits pelotons. J'ai vu seulement des pelotons isolés qui se composaient d'un vieux mâle, de cinq à six ju-

Le  
Cheval.



mens et de quelques petits poulains. Loin de s'approcher des caravanes pour débaucher les chevaux domestiques, ils fuient aussitôt qu'ils aperçoivent un homme et ne s'arrêtent point tant qu'ils sont en vue. Les mouvemens de ces animaux sont beaux, surtout ceux du chef de la troupe; mais leurs formes, sans être pesantes, manquent généralement d'élégance.

Dans les *Hatos* des *Llanos*, les chevaux sont presque entièrement abandonnés à eux-mêmes; on les rassemble seulement de temps en temps pour les empêcher de devenir tout-à-fait sauvages, leur ôter les larves d'œstres et marquer les poulains avec un fer chaud. Par suite de cette vie indépendante, un caractère appartenant à l'espèce non réduite, la constance de couleur commence à se remontrer: le bai-châtain est non-seulement la couleur dominante, mais presque l'unique couleur. Au reste, je soupçonne que quelque chose de semblable pourrait bien être arrivé en Espagne, pour ceux de ces animaux qu'on laisse errer dans les montagnes (*cavallos cerreros*); car, dans les proverbes, le cheval est souvent désigné sous le nom du *bai* (*el bayo*), comme l'âne est appelé *grison* (*rucio*).

Dans les petits *Hatos* qu'on trouve sur les plateaux de la Cordillère, les effets de la domesticité se font davantage sentir. Les couleurs des chevaux y sont plus variées, il y a plus de différence dans leur taille, c'est-à-dire, qu'on en trouve beaucoup de plus petits et quelques-uns un peu plus grands; du reste, on n'en voit guère qui dépassent la taille moyenne. Leur poil, tant qu'ils vivent constamment dans les champs, est assez touffu et assez long; mais il leur suffit de quelques mois d'écurie pour reprendre un poil brillant et court. Au reste, la race de ces chevaux est successivement renouvelée par des étalons que l'on tire des climats chauds, surtout de la vallée du



Cauca. Il m'a semblé que dans certaines possessions où l'on avait négligé ce soin, les chevaux étaient devenus sensiblement plus petits, quoique d'ailleurs les pâturages fussent renommés pour leur bonté; le poil de ces animaux s'était accru au point de les rendre difformes; mais sous le rapport des qualités utiles ils avaient peu perdu, ceux mêmes d'un certain canton étaient cités pour leur vitesse.

Quand on amène un cheval des *Llanos* de San Martino, ou de Casanare, sur le plateau de Bogota, on est obligé de le tenir à l'écurie jusqu'à ce qu'il soit acclimaté. Si on le lâche d'abord dans les champs, il maigrit, se couvre de gale et souvent meurt en peu de mois.

Le pas que l'on préfère dans les chevaux de selle est l'amble et le pas relevé. On les y dresse de bonne heure, et tant qu'on les monte on a le plus grand soin de ne jamais leur permettre de prendre un autre pas. Il arrive fréquemment qu'après un certain temps les jambes de ces chevaux s'engorgent, surtout quand l'écurie où on les tient est pavée; alors, s'ils sont d'ailleurs d'une belle forme, on les lâche dans les *Hatos* comme étalons. Il résulte de là une race chez laquelle l'amble est pour les adultes l'allure naturelle. On donne à ces chevaux le nom d'*aguillillas*.

On voit souvent, dans la Nouvelle-Grenade, un cheval hongre servant de chef de file à un troupeau de mules; c'est un moyen qu'emploient les conducteurs pour empêcher leurs bêtes de se disperser, car toutes prennent bientôt pour ce cheval un tel attachement, qu'elles ne peuvent souffrir d'en être long-temps séparées. Si on les oblige à rester en arrière, elles témoignent la plus vive impatience, et du moment qu'elles sont libres, elles hâtent le pas, quelque fatiguées qu'elles puissent être. Dès qu'elles ont rejoint la troupe, elles courent au *madrino* (c'est le nom par lequel

on désigne ce cheval), le flairent aux parties génitales, et témoignent de mille manières la joie qu'elles éprouvent d'être réunies à lui. Le *madrino* ne montre pas pour elles le même attachement.

J'ai fait, à l'occasion des mulets américains, une remarque qui me semble s'appliquer également à ceux de notre pays; c'est qu'un caractère qui appartient à plus de la moitié des genres dont se compose cette famille, est chez ces métis plus marqué que dans les deux espèces du croisement desquelles ils proviennent; les rayures sont chez eux beaucoup plus apparentes et plus nombreuses que chez l'âne, surtout aux jarrets de derrière. Cela indiquerait-il que cette livrée aurait été autrefois plus prononcée dans l'une et l'autre espèce, et qu'elle se serait en partie effacée sous l'influence de la domesticité? C'est ce que je ne répugnerais pas à croire, sans avoir d'ailleurs aucune preuve à donner à l'appui.

Le Chien.

Le chien, comme on le sait, a été pour les Espagnols, dans leurs expéditions militaires au Nouveau-Monde, un vaillant auxiliaire, et cela depuis le commencement; car c'est Colomb lui-même qui a donné l'exemple de s'en servir. A sa première affaire avec les Indiens, sa troupe se composait, comme nous l'apprennent ses propres Mémoires, de 200 fantassins, 20 cavaliers et 20 limiers. Les chiens furent ensuite employés dans la conquête des différentes parties de la terre-ferme, surtout au Mexique, dans la Nouvelle-Grenade, et dans quelques autres points où la résistance des Indiens fut prolongée. Leur race s'est conservée sans altération apparente sur le plateau de Santa-Fé, où l'on s'en sert pour la chasse du cerf. Ils y déploient une ardeur extrême et y usent encore du même mode d'attaque qui les rendait jadis si redoutables aux indigènes. Ce mode consiste à saisir l'animal au bas-ventre

et à le renverser par une brusque secousse, en profitant du moment où son corps porte seulement sur les jambes de devant; le poids de l'animal renversé est souvent sextuple de celui du chien.

Sans avoir reçu aucune éducation, le chien de race pure apporte à cette chasse des dispositions qui le font préférer au meilleur chien courant amené d'Europe; ainsi il n'attaque jamais de front un cerf au milieu de sa course, et même quand celui-ci, ne l'apercevant pas, vient à lui directement, il se met à l'écart pour l'assaillir en flanc. Un autre chien n'use point de semblables précautions et souvent est renversé mort sur la place, les vertèbres du cou étant luxées par la violence du choc.

Chez les pauvres habitans des bords de la Magdeleine, ce chien s'est abâtardi, en partie par le mélange, en partie par le défaut d'une nourriture suffisante; toutefois, chez cette race dégénérée, un nouvel instinct s'est développé, et semble être devenu héréditaire. La chasse à laquelle on l'applique depuis long-temps presque exclusivement est celle du pécarî à mâchoire blanche; l'adresse du chien consiste à modérer son ardeur, à ne s'attacher à aucun animal en particulier, mais à tenir toute la troupe en échec. Or, parmi ces chiens, on en voit maintenant qui la première fois qu'on les mène au bois savent déjà comment attaquer: un chien d'une autre espèce se lance tout d'abord, est environné, et, quelle que soit sa force, il est dévoré dans un instant.

Il ne faut pas croire, au reste, que tous les chiens de terre chaude soient également bons pour la chasse; la plupart même ne sont propres à rien du tout, et cependant il n'y a pas de cabane isolée où l'on n'en trouve des demi-douzaines. Comme on les nourrit mal, ils sont maigres et paraissent toujours affamés; aussi volent-ils tout ce qu'ils

trouvent. On ne peut laisser à leur portée aucune chair, aucun cuir, pas même la courroie du fouet dont on se sert pour les corriger. A défaut de substances animales, ils dérobent des fruits; ainsi les bananes et les poires d'avocat, que l'on met quelquefois à mûrir dans l'intérieur des maisons, doivent être placées assez haut pour qu'ils ne puissent y atteindre en sautant. Il faut user de semblables précautions pour les patates douces et pour le maïs tendre, surtout si l'épi a été dépouillé de ses enveloppes. On prétend même que quelques chiens mangent le grain lorsqu'il est encore sur pied; mais les dégâts dont on les accuse pourraient bien être causés par les chacals qui ont indubitablement cette habitude, comme j'ai pu moi-même le reconnaître.

La taille de ces chiens est d'un tiers environ moindre que celle de nos chiens de bergers, auxquels ils ressemblent d'ailleurs par les formes générales du corps; ils ont cependant la tête moins effilée. Quelques-uns ont les oreilles droites, mais la plupart les ont à demi tombantes. Leur couleur ordinaire est à peu près celle des doguins, mais sans noir au museau. Ces chiens sont tous très hargneux, ce qui n'empêche pas qu'ils soient généralement assez poltrons.

Quoique forcés de pourvoir eux-mêmes en grande partie à leur nourriture, ces animaux ne deviennent guère sauvages; je ne crois pas même qu'il s'en trouve à cet état dans la Nouvelle-Grenade. J'ai vu cependant, en certains lieux où les jaguars n'étaient pas trop incommodés, des chiennes disparaître lorsqu'elles étaient sur le point de mettre bas, et se faire dans quelque buisson un peu écarté un gîte où elles nourrissaient leurs petits; mais elles les ramenaient plus tard au logis, après y avoir fait elles-mêmes dans l'intervalle quelques courtes visites.



On a dit des chiens ce qu'Oviédo disait des cochons : que quoiqu'on en eût abandonné sur le continent, aussi bien que dans les îles de l'Amérique, ils ne s'étaient propagés à l'état sauvage que dans ces dernières, où il n'y a point d'animaux féroces d'une taille supérieure à la leur. La remarque n'est pas plus juste pour cette espèce que pour l'autre, car il existe dans certaines parties de l'Amérique méridionale, notamment dans les plaines ou *pampas* de Buénos-Ayres, des troupes nombreuses de chiens à l'état sauvage.

Il y a cependant entre ces chiens marrons du continent et ceux des îles une différence remarquable; c'est que les derniers ont perdu la voix, tandis que les autres n'ont pas cessé d'aboyer, comme je l'ai appris de plusieurs personnes qui ont eu occasion de les observer souvent. Cette différence se conçoit aisément quand on songe que les chiens sauvages de Buénos-Ayres reçoivent journellement dans leurs troupes des individus élevés dans les fermes ou abandonnés par les voyageurs; tandis que ceux des îles, complètement isolés, oublient bientôt un langage que leur espèce a acquis dans la société de l'homme et pour servir à nos besoins.

On a trouvé dans plusieurs des îles de l'Amérique, aux grandes Antilles et dans les îles voisines du Chili, de ces chiens originaires d'Europe, qui en recouvrant l'indépendance avaient perdu la voix. Suivant quelques auteurs, ce changement se serait opéré si rapidement, que Colomb à son second voyage à Saint-Domingue l'aurait déjà observé chez les chiens qu'il y avait laissés l'année précédente.

Il y a ici une erreur manifeste, et qui tient sans doute à ce qu'on aura appliqué aux chiens amenés d'Europe quelques passages relatifs aux chiens ou plutôt *chacals* américains, qui, à l'époque de l'arrivée des Espagnols, se



trouvaient dans plusieurs des Antilles, mais seulement à l'état domestique.

Il me semble très difficile de déterminer l'époque à laquelle le mutisme est devenu général parmi les chiens marrons de Saint-Domingue, et les premiers historiens ne m'ont fourni sur ce sujet aucun renseignement. Ainsi Oviédo en 1526 et 1535, Gomara en 1543, et d'Acosta en 1590 parlent, en plusieurs passages, de ces animaux qui s'étaient multipliés rapidement et causaient parmi les troupeaux de tels ravages, qu'il avait fallu mettre leur tête à prix; mais rien de ce qu'ils en disent ne porte à croire que ces chiens eussent alors perdu la faculté d'aboyer: or, comme ils avaient eu soin de signaler des changemens analogues survenus chez d'autres animaux domestiques, notamment chez le chat et le coq, ainsi que nous le verrons plus tard, leur silence dans ce cas prouve ou que le changement n'avait pas eu lieu, ou qu'il n'était pas encore connu. Le même raisonnement semblerait applicable aux historiens américains du dix-septième siècle, tels que Herrera, Laet, etc., si l'on ne savait que ces écrivains, pour tout ce qui touche à l'histoire naturelle, n'ont fait que répéter ce qui avait été dit avant eux. D'autres raisons, d'ailleurs, portent à croire qu'à l'époque où le dernier publia son *Novus orbis*, en 1633, les chiens marrons étaient déjà privés de voix. A la vérité, le P. Dutertre, qui visita l'Amérique vers 1640, parle de manière à faire croire que parmi ces marrons quelques-uns au moins *jappaient* encore. Mais il faut remarquer que rien ne prouve qu'il ait entendu parler d'un aboiement bien caractérisé, qu'il paraît d'ailleurs faire allusion à la Guadeloupe plutôt qu'à Saint-Domingue, et que, dans ce cas, ces chiens auraient pu être amenés non par les Espagnols, mais par les chasseurs français, c'est-à-dire, depuis

trop peu de temps pour que les habitudes de ces animaux fussent déjà puissamment modifiées par l'état sauvage.

Il faut remarquer, toutefois, que deux voyageurs qui ont été à Saint-Domingue postérieurement au P. Dutertré, Oexmelin en 1666, et Labat en 1701, ne disent rien du mutisme des chiens de cette île, quoiqu'ils entrent dans d'assez grands détails sur leurs formes et leurs habitudes; mais le dernier, dont le témoignage a une grande valeur toutes les fois qu'il parle d'après ses propres observations, n'avait pas vu les chiens des bois, et se contente de rappeler ce qu'on lui en a dit; tandis que l'autre, qui prétend les avoir vus chasser, mêle à son récit des circonstances tellement improbables, qu'il y a peu de fond à faire sur sa parole.

Nous avons des données moins incertaines sur les chiens marrons des îles du Chili, et nous pouvons du moins comprendre entre des limites assez resserrées le temps qu'il leur a fallu pour perdre la voix. Lorsque les flibustiers, dans la seconde moitié du dix-septième siècle, commencèrent à visiter la mer du Sud, ils vinrent souvent se ravitailler à l'île de Juan-Fernandez, où ils trouvaient abondance de chèvres sauvages provenant de celles qui y avaient été apportées par les Espagnols vers 1760. Deux hommes, qu'ils abandonnèrent successivement dans cette île déserte, y trouvèrent à vivre aisément du produit de leur chasse; l'un était un Indien mosquito, laissé par Sharp en 1681, et repris par Dampier en 1684; l'autre un Anglais, A. Selkirk, abandonné en 1704, et retrouvé en 1709 par Wood Rogers. Ce dernier, dans l'espace de quatre ans et quatre mois, avait tué plus de cinq cents chèvres. Il avait aussi trouvé des chats de race européenne et en avait apprivoisé quelques-uns; mais, pour des chiens, il n'en vit jamais un seul dans toute l'île. Ce furent les Espagnols qui in-

troduisirent peu de temps après ces animaux , dans le but de détruire les chèvres , et d'enlever ainsi une ressource aux corsaires qui désolaient leurs côtes. C'était dans la même idée que quelques années auparavant ils avaient détruit le bétail marron dans le nord-ouest de l'île Saint-Domingue ; idée malheureuse , puisqu'elle fut cause qu'ils perdirent cette partie de l'île , où les boucaniers , qui ne trouvaient plus à vivre de la chasse , se firent planteurs et formèrent des établissemens durables. A Juan-Fernandez le but fut un peu mieux rempli , et les pirates ne trouvèrent plus à s'y approvisionner aussi aisément. Les chèvres , à la vérité , ne furent pas entièrement détruites , mais elles devinrent beaucoup moins nombreuses , et surtout moins faciles à atteindre. En 1741 , lorsque l'amiral Anson aborda à cette île , il n'en trouva pas plus de deux cents qui vivaient réfugiées au milieu de rochers presque inaccessibles , formant des troupeaux isolés de trente à quarante individus chacun. Les chiens , au contraire , s'étaient déjà prodigieusement multipliés ; car , lorsque les chèvres eurent commencé à leur manquer , ils avaient trouvé dans les veaux marins une proie facile et presque inépuisable. Ces chiens appartenaient à différentes espèces ; ce qui seul eût suffi pour indiquer que leur introduction n'était pas d'ancienne date. « Ils venaient quelquefois , dit Walter , le chapelain de lord Anson , nous rendre visite pendant la nuit et dérober nos provisions ; et il arriva même une ou deux fois que , trouvant un des nôtres à l'écart , ils l'attaquèrent ; mais , comme il vint du secours à temps , on les mit en fuite avant qu'ils eussent eu le temps de faire aucun mal. » On les vit une fois donner la chasse à un troupeau de chèvres sauvages ; et il est assez singulier que dans cette circonstance on n'ait pas remarqué qu'ils n'aboyaient point , comme le constata



deux ans plus tard un officier de la marine espagnole, don Antonio Ulloa.

Ulloa, qui avait été envoyé par le roi d'Espagne au Pérou pour concourir avec les académiciens français à la mesure d'un degré du méridien, aborda, vers le commencement de 1743 à l'île de Juan-Fernandez et eut l'occasion de bien observer ces chiens. Ce qu'il en dit s'accorde en somme avec ce que rapporte Walter; mais il nous apprend, de plus, comment ils se comportaient à l'égard des veaux marins. « Leur premier soin, dit-il, est de saisir l'animal à la gorge et de l'étrangler, ce qui est l'affaire d'un instant; puis, après lui avoir coupé avec les dents la peau tout à l'entour du cou, ils le dépouillent jusqu'à la queue, en introduisant leurs pattes entre cuir et chair comme le ferait un écorcheur. Ce n'est qu'après avoir terminé cette opération qu'ils commencent à manger. Nous remarquâmes, ajoute-t-il un peu plus loin, dans les chiens de cette île une particularité bien étrange, c'est qu'on ne les entendit jamais aboyer; et quoiqu'on en prit quelques-uns qui furent conduits à bord, ils n'aboyèrent pas davantage, jusqu'à ce qu'étant réunis à des chiens domestiques, ils commencèrent à le faire à l'imitation de ceux-ci; mais ils s'y prenaient maladroitement (*por un termino impropio*), et comme s'ils apprenaient, pour se conformer à l'usage, une chose à laquelle ils étaient restés jusque-là tout-à-fait étrangers. »

Ces chiens, dont les pères avaient su aboyer, apprirent donc à le faire quand ils se trouvèrent en compagnie de chiens domestiques. L'éducation eût été plus difficile et plus longue pour des animaux appartenant à une race habituellement muette; ainsi deux chiens de la rivière de Mackensie, amenés en Angleterre, n'eurent jamais que

leur hurlement ordinaire , mais un petit qui leur naquit en Europe apprit à aboyer.

Le Chat.

Le chat paraît n'avoir éprouvé aucune difficulté à se naturaliser en Amérique, et il y est aujourd'hui aussi répandu que dans nos pays. J'en ai trouvé beaucoup parmi les Indiens de l'Orénoque qui paraissent en faire grand cas et ne manquent jamais de les emporter avec eux dans leurs migrations annuelles. Dans les provinces que j'ai parcourues, ils ne s'étaient jamais propagés à l'état sauvage. Selkirk cependant, comme il a été dit plus haut, prétend en avoir vu de tels à l'île de Juan-Fernandez, et les Français, dit-on, en trouvèrent aussi à Saint-Christophe lorsqu'ils vinrent s'y établir. Ces derniers étaient, suivant le P. Dutertre, tachetés de blanc, de noir et de roux. Je ne sais s'il donne ces détails d'après sa propre observation, ou si c'est une simple supposition fondée sur ce que les chats de cette couleur portent chez nous le nom de *chats d'Espagne*, et que ceux de Saint-Christophe avaient été apportés par les Espagnols. Tout ce que je puis dire, c'est que dans la Nouvelle-Grenade cette variété n'est pas plus commune qu'en France.

Le chat n'a subi en Amérique aucun changement appréciable, sauf celui de n'avoir dans l'année aucun temps plus particulièrement marqué pour la reproduction, et de ne pas faire entendre, lorsqu'il est en amour, ces miaulemens incommodes par lequel, dans nos pays, il annonce ses désirs ou sa jalousie. Ces modifications s'étaient opérées très rapidement, puisqu'on les trouve déjà indiquées dans l'ouvrage de Gomara, publié en 1554. La première paraît dépendre de la constance du climat et s'observe également chez les animaux dont j'ai déjà parlé. Il faut remarquer cependant qu'il y a exception pour d'autres espèces comme pour la chèvre et la brebis: ainsi, bien



qu'il naisse toute l'année des chevreaux et des agneaux, il y a deux époques où le nombre des naissances augmente considérablement, c'est vers Noël et la Pentecôte.

Le mouton, qui a été amené d'Espagne, n'est point de l'espèce *Merinos*, mais de celle qu'on dit *de lana burda y basta*. Il est très commun sur la Cordilière, depuis 1000 jusqu'à 2500<sup>m</sup> de hauteur. Nulle part il ne semble chercher à échapper à la protection de l'homme; aussi n'observe-t-on aucun changement dans ses mœurs ni dans ses formes. Il y a cependant quelque diminution dans sa taille.

Le  
Mouton.

Entre les limites que j'ai indiquées, le mouton se propage facilement et sans presque exiger aucun soin, mais il n'en est pas de même dans les pays chauds. Il paraît que dans les plaines du Meta il est très difficile d'en élever, puisque, bien que leur peau y soit très recherchée pour faire une sorte de chabraque, et qu'on en donne au moins le même prix que d'une peau de bœuf, on ne voit aucune brebis depuis le fleuve jusqu'au pied de la Cordilière: dans la vallée qui sépare la chaîne orientale de la moyenne, on en voit, il est vrai, en quelques lieux, mais ils sont toujours en petit nombre, les femelles y sont peu fécondes et les agneaux difficiles à élever.

Au reste, leur existence en ces lieux est digne de fixer l'attention, en ce qu'elle donne lieu à un phénomène extrêmement curieux.

La laine chez les agneaux croît à peu près de la même manière que chez ceux des climats tempérés; lorsqu'elle a atteint une certaine épaisseur, si on la coupe elle repousse telle qu'elle était d'abord, et tout se succède dans l'ordre accoutumé. Mais si on laisse dépasser le temps favorable pour dépouiller l'animal de sa toison, sa laine s'épaissit et se feutre, elle finit par se détacher par plaques qui laissent

au-dessous d'elles, non une laine naissante, non une peau nue et dans un état maladif, mais un poil court, brillant et bien couché, très semblable à celui qu'a la chèvre dans les mêmes climats.

Dans les places où ce poil a paru il ne renaît jamais de laine.

La  
Chèvre.

La chèvre, quoique sa figure soit tout-à-fait celle d'un animal de montagne, s'accommode beaucoup mieux des vallées basses et brûlantes que des parties élevées de la Cordillère.

Dans les climats qui lui conviennent elle multiplie beaucoup, chaque portée étant habituellement de 2 petits, souvent de 3, mais jamais de 6 comme on s'est plu à le répéter. Sa taille est petite, mais sa forme sous tous les autres rapports a beaucoup gagné; son corps est plus svelte, sa tête est plus élégante, mieux placée et ordinairement moins chargée de cornes. L'agilité de cet animal et son goût pour grimper et sauter sont aussi singulièrement augmentés. Je me suis souvent diverti à voir sur la place publique d'un village des chèvres sauter à plus de 4 pieds de hauteur, sur la cimaise des pilastres de l'église. La saillie au point où posaient leurs pieds n'était pas de 3 pouces; cependant, dans cette position difficile à conserver, elles restaient des heures entières, sans autre but apparent que celui de se chauffer au soleil qui éclairait pourtant le bas du mur aussi bien que le haut.

Ces chèvres ont un poil court, bien couché et brillant, et quoiqu'on en voie de toutes les nuances, cependant la couleur la plus commune est le fauve avec une raie brune sur le dos et des marques noires symétriques sur le masque.

Le signe le plus évident de domesticité dans notre chèvre d'Europe, l'ampleur des mamelles a presque complètement disparu dans la chèvre américaine.

Je n'ai point compté entre les quadrupèdes apportés du Nouveau-Monde le chameau, parce que l'espèce ne s'y est point conservée: on en a pourtant amené à différentes reprises des Canaries, mais toujours à l'époque de grands troubles politiques; peut-être dans des temps plus tranquilles aurait-on obtenu de les faire s'y propager. On y est parvenu pour d'autres animaux qui pendant long-temps refusèrent de se reproduire en certains lieux, et aujourd'hui y sont aussi féconds que partout ailleurs: c'est ce que je vais faire voir en parlant des oiseaux domestiques.

Ceux qui ont été apportés aux Indes Occidentales sont la poule, l'oie, le canard, le paon, le pigeon et la pintade.

Chez ces deux dernières espèces je n'ai pu constater Le Pigeon. aucun changement; les pigeons présentent toutes les variétés qu'on remarque en Europe dans les pigeons de colombier; ceux de volière ne paraissent pas y avoir été apportés. Quant aux pintades, elles m'ont paru sujettes La Pintade. à présenter dans la couleur de leur robe plus de différences que celles que j'ai vues en France; d'ailleurs elles sont au moins aussi criardes, et tellement incommodes à cause de cela, que, malgré la délicatesse de leur chair, beaucoup de gens ne veulent point en élever.

Le paon est aussi absolument le même qu'en France. Le Paon. Il est assez rare en Colombie, mais cela vient de ce qu'on attache peu d'importance à le propager, car la femelle pond à peu près le même nombre d'œufs que chez nous, et les petits s'élèvent sans beaucoup de peine. Il n'en était pas ainsi dans les premiers temps, et Gomara nous apprend qu'alors avec beaucoup plus de soin on obtenait moins de succès.

L'oie, qui a été introduite depuis une vingtaine d'années sur le plateau de Bogota, a présenté les mêmes diffi- L'Oie.



cultés. Les pontes d'abord étaient rares, composées d'un petit nombre d'œufs, dont un quart à peine venait à éclore, et plus de la moitié des jeunes oisons mourait dans le premier mois; ceux qui échappèrent formèrent une seconde génération plus acclimatée déjà que la première; et aujourd'hui, l'espèce, sans être encore aussi féconde qu'elle l'est en Europe, tend évidemment à arriver au même point.

La Poule.

Pour les poules, la même chose, au rapport de Garcilasso, arriva à Cusco et dans toute sa vallée, et l'on fut plus de trente ans sans y pouvoir obtenir de poulets, quoique à Yucay et Muyna, à quatre lieues seulement de la ville, on en eût en abondance.

Aujourd'hui la race primitivement introduite est partout féconde; mais la race anglaise, qu'on a amenée depuis un petit nombre d'années, pour obtenir des coqs de combat, n'est pas encore arrivée à ce point de fécondité, et dans les premières années même on s'estimait heureux d'avoir deux ou trois poulets pour toute une couvée.

Quand on observe dans les climats chauds des poulets de l'une et de l'autre race, on remarque entre eux des différences curieuses. Le poulet créole, dont les pères ont vécu pendant des siècles dans une température qui ne descend guère au-dessous de 20° centigrades, naît avec un peu de duvet qu'il perd même bientôt, et reste complètement nu, à l'exception des plumes de l'aile qui croissent comme à l'ordinaire. Le poulet de race anglaise, au contraire, naît couvert d'un duvet bien serré, duvet qui ne disparaît qu'à mesure qu'il est remplacé par les plumes; le petit animal est encore vêtu comme pour vivre dans le pays d'où ses pères ont été apportés depuis peu d'années.

Gomara prétend que les coqs transportés à l'île de Saint-Domingue, perdaient l'habitude de chanter au milieu de



la nuit. Dans la Nouvelle-Grenade j'en ai entendu souvent chanter à cette heure ; ainsi le changement n'est pas général : je n'en connais même , à vrai dire , aucun qui soit commun à toute la race transplantée , puisque la nudité des jeunes poulets créoles se remarque seulement dans les climats très chauds. Deux variétés assez répandues et qui se propagent par voie de génération , sont celles des poules à pieds jaunes et des poules nègres. Les premières sont considérées en plusieurs endroits comme provenant d'une espèce indigène ; mais c'est une opinion que toutes mes recherches me portent à regarder comme dénuée de fondement.

Quant aux poules nègres , qu'on appelle , à Bogota , poules de Nicaragua , leur mélanisme se montre moins dans la couleur de la peau que dans celle de la crête , du périoste , des membranes séreuses et de la couche cellulaire qui entoure les muscles. Comme cette couleur les rend moins propres à être présentées sur la table , on ne s'attache probablement pas à les propager , et cependant elles sont assez communes. Cela me porterait à croire qu'outre les individus qui héritent de leurs parens cette couleur noire , il en naît constamment d'autres qui présentent la même difformité , quoique provenant de père et de mère à l'état normal. Au reste , il est à remarquer que dans toute l'Amérique tropicale , le mélanisme et l'albinisme à différens degrés se montrent fréquemment chez les animaux à sang chaud , et que ces deux espèces de monstruosité sont au nombre de celles qui se transmettent le mieux par voie de génération. Peut-être la même remarque serait-elle applicable dans toute sa généralité à un pays situé aux antipodes de celui dont je m'occupe. Elle est au moins exacte pour les poules , et Marsden nous apprend qu'à Java on en trouve beaucoup affectées

de mélanisme. Quant à l'albinisme, beaucoup de voyageurs nous apprennent que dans les îles de la Sonde il s'observe assez fréquemment dans l'espèce humaine.

Conclu-  
sions.

Les faits exposés dans ce Mémoire ont été recueillis sans que j'eusse d'avance l'idée de les rattacher à aucun système; mais, en les envisageant ensuite dans leur ensemble, je me suis cru fondé à en déduire les conséquences suivantes :

1° Lorsqu'on transporte dans un climat nouveau certains animaux, ce ne sont pas les individus seulement, ce sont les races qui ont besoin de s'acclimater ;

2° Lorsque cette acclimatation a lieu, il s'opère communément dans ces races certains changemens durables qui mettent leur organisation en harmonie avec les climats où ils sont destinés à vivre ;

3° Les habitudes d'indépendance amènent aussi leurs changemens qui, en général, paraissent tendre à faire remonter les espèces domestiques vers les espèces sauvages qui en sont la souche.